

Ciné-

LE 1^{er} SOLEIL
DU PRINTEMPS



Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 36 - 1^{er} Mai 1942

Alice Cocéa, l'admi-
rable interprète
d'Échec à Don Juan
aux Ambassadeurs,
et qui doit faire
prochainement sa
rentrée à l'écran.

Photo Harcourt



instantanés, instantanés, ins

DE CHOSES ET D'AUTRES...

L'hôtel du Beaujolais est classé monument historique. Cela ne l'empêche pas de donner asile à des écrivains, des vedettes de la scène et de l'écran. Colette prend le café avec Georgette Tisier, l'assier promène ses chiens dans les jardins du Palais Royal, Tino Rossi fait des vocalises pendant que Cocteau, affolé, réclame 300.000 francs à tout le monde.

— Vous comprenez, mon cher, il nous arrive une chose affreuse, on nous réclame 300.000 francs. Qu'allons-nous devenir ?

Le soir tout le monde est réuni dans le salon et discute de choses et d'autres. Tino Rossi déclare : « Vous savez, je ne choisis et ne chante que des chansons qui ont un sens. Je n'aime pas la chansonnette grivoise... »

— A ce moment Jean Cocteau d'un air absent :

— Veni, veni, veni, veni...

Mais malgré toutes ces petites roses-ries ils sont tous bons camarades et s'aiment tous d'un amour tendre.

LA DOULEUR DE G. JAMIN

Crommelynck a été dernièrement l'auteur le plus affiché à Paris. Deux pièces et dans la même rue ; à l'Œuvre : Une femme qu'a le cœur trop petit ; à l'Apollo : Le mariage de Mlle Beulemans.

Deux succès.

Malheureusement « La femme qu'a le cœur trop petit » a quitté l'affiche. Ses interprètes, appelés ailleurs par des contrats, l'ont abandonnée à tour de rôle.

Avant Blanchette Brunoy, Georges Jamin qui fut remplacé par... le régisseur. Celui-ci a bien déjà tenu quelques rôles sur une scène quand il fréquentait le patronage. Mais il n'a pas de mémoire.

Les spectateurs ont donc pu le voir interpréter son rôle, manuscrit en main.

C'était plutôt comique. Mais ce comique a atteint le tragique car le régisseur est à moitié noir. Oui, d'un noir presque africain !

OU SONT LES ARTISTES ?

Les dernières représentations de cette pièce ont été marquées par un autre drame.

Quelques jours avant la dernière, Blanchette Brunoy et son amie Annette Poivre n'étaient pas encore arrivées au lever du rideau. Et c'était à leur tour d'entrer en scène quand on s'en est aperçu.

Gros émoi ! On baissa le rideau et l'on s'excusa. Les spectateurs en furent quitte pour attendre dix minutes l'arrivée des artistes. Celles-ci s'étaient tout simplement attardées au restaurant. Il faut croire que le repas dépassait l'ordinaire.

Photos Claude et Grono.

Albert Préjean est un habitué des "premières"... Mais qui est la charmante inconnue qui l'accompagne fidèlement ?



Renee Saint-Cyr, Bernard Blier, Lise Delamare, les triomphateurs de la Symphonie Fantastique se sont retrouvés à la première de leur film.

UN GARÇON COMPLIQUE

On répétait « Iphigénie » à la Comédie-Française. Dans ce grand café voisin de notre première scène, un garçon, amateur de théâtre, se renseignait auprès de Maurice Escande.

— Il paraît que c'est une pièce grecque, disait-il.

— C'est une pièce allemande tirée d'un sujet grec.

Cette mise au point plongea le garçon dans une profonde perplexité.

— Mais alors, dit-il, vous parlez à la fois le grec et l'allemand.

IL Y A RECETTE ET RECETTE

On a trop tendance à croire que les artistes échappent au régime commun ; parce que sur la scène ou à l'écran ils mangent de plantureux repas composés de mets en carton, on se dit : « Oh ! ceux-là, bien entendu, ils ne se privent pas ! »

Or, qui verrait chaque soir, entre deux actes, dîner Yvonne Printemps et Pierre Fresnay — dîner d'une galette de sarrasin, — comprendrait que même les étoiles ne se nourrissent pas de rayon de miel.

Il faut dire pourtant que Pierre Fresnay, une heure après, retrouve le sourire ; c'est quand on lui apporte la recette... non pas celle du gâteau de sarrasin, mais celle des spectateurs... c'est-à-dire de ceux qui se sont le plus souvent privés de dîner eux aussi pour venir applaudir leurs artistes préférés.

CHACUN SON TOUR

On aperçoit, assez souvent, dans le métro, un gros monsieur accompagné d'un tout petit monsieur : Raimu et Maupi.

Mais il arrive qu'on ne les remarque pas. C'est ce qu'il advint l'autre soir, alors qu'ils se rendaient aux Variétés.



Les cinéastes n'oublent pas les traditions... Le producteur de Dernier Atout, André H. des Fontaines, offre le brin symbolique à sa vedette Mireille Balin.

Derrière eux, deux personnes discutaient, comme par hasard, de cinéma. Et c'est avec un plaisir extrême qu'ils fustigeaient de leurs sarcasmes toutes nos vedettes.

Déjà, P. Blanchar, Fernandel, Tino Rossi et bien d'autres avaient succombé sous leurs épigrammes. De Raimu, il n'en avait point encore été question, lorsque celui-ci descendit.

Aussi, c'est avec beaucoup de bonhomie qu'il demanda en descendant :

— Alors, maintenant, c'est à moi ?



l'enfant vu par ses pères

JEAN BOYER



MAURICE GLEIZE est l'auteur et le metteur en scène de « Légion d'Honneur », le beau film primé lors de sa parution :

— Pourquoi le cinéma nous a-t-il plu ?... Parce qu'il était la représentation de coutumes et de mœurs de chaque pays. Mais depuis le parlant, une certaine paresse a voulu que le film devint commercial.

« Je crois qu'il faut que le cinéma s'inspire de notre folklore. N'oublions pas que le grand succès de Marcel Pagnol est le film régionaliste.

« Il ne faut plus « être swing ni hot », il faut être Français. Il est vraiment anormal que le peuple le plus spirituel de la terre soit obligé d'aller chercher ses mots à l'étranger.

« Les jeunes nés avec le cinéma se doivent de « parler cinéma » et surtout de faire exprimer à la caméra toutes les beautés de l'image.

« Assez de studios, davantage de sujets aérés. Ce que le public demande c'est une échappée, un trou dans l'azur ! Donner en pâture des films d'extérieurs, c'est lui donner le désir des départs. Il s'en ira de compagnie avec ses acteurs préférés. Ainsi il supportera mieux sa vie monotone et quotidienne.

J. de Baroncelli veut bien nous accorder quelques instants pris sur la préparation de son nouveau film : « Haut le vent ».

— Le cinéma actuel n'est pas si mauvais que l'on veut bien le dire. Il a besoin de trois hommes que coordonne le réalisateur : un décorateur, un musicien et un opérateur. Si l'un de ceux-ci n'est pas à la hauteur de sa tâche, l'édifice s'écroule.

« Les jeunes ne doivent pas être gardés en réserve. Bien souvent, ils possèdent un talent beaucoup plus grand qu'un « Ancien ». Nous ne devons pas déplorer leur montée, car c'est l'image normale de la vie. Les jeunes ne veulent réaliser que des pièces ayant eu un succès. Erreur, il nous faut des scénarios originaux et, à la rigueur, des adaptations de romans. Un scénario est et doit être une œuvre d'art qui reflète le caractère de notre époque.

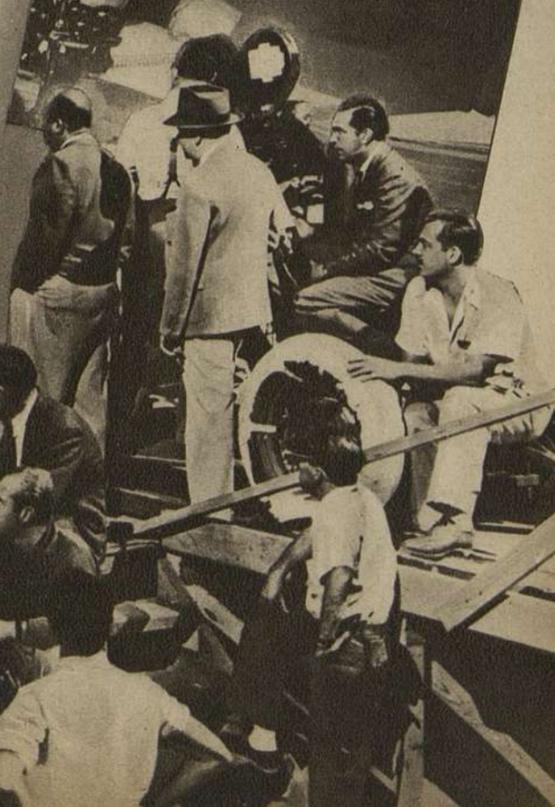
C'est derrière son bureau surchargé de scénarios que nous trouvons le réalisateur de « La Maison des sept jeunes filles ».

— Vous voulez savoir le fond de ma pensée sur le cinéma actuel. Je crois qu'à l'heure actuelle on est trop sévère, trop injuste vis-à-vis de nos productions. Il faut absolument que les critiques ne perdent pas de vue que, pendant la période de 1929 à 1939, ils ont ingurgité près de douze cents films et que sur ceux-ci une dizaine furent vraiment des réussites. Mais quels étaient leurs réalisateurs ?... Carné, Gance, Renoir, voilà qui en dit plus long que tout.

Suite page 15.

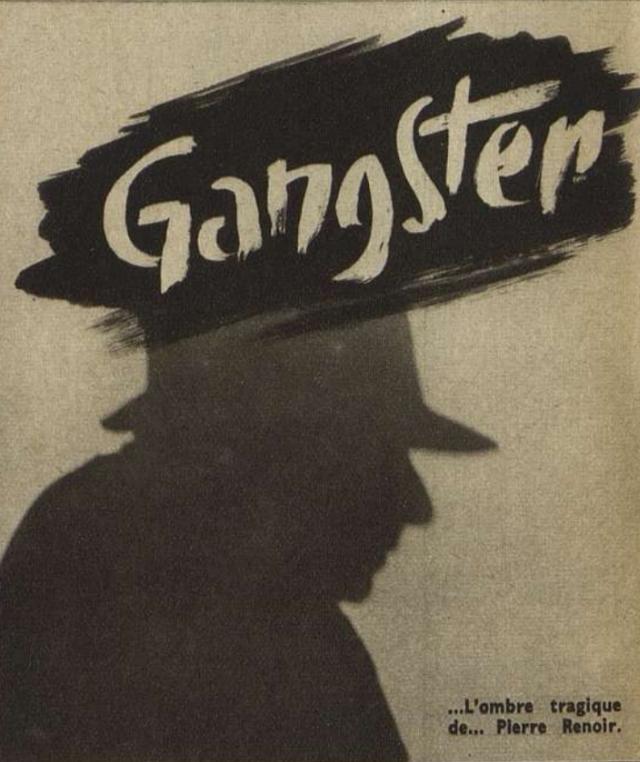
Photos N. de Margelli.

BARONCELLI



instantanés, instantanés, ins

Les mille et une manières de devenir...



...L'ombre tragique de... Pierre Renoir.

...L'A.B.C. du métier, forcer un coffre-fort.

...Sinistre, la main à la poche, voici le gangster classique et redouté.



...Traqué jusque dans son repaire, il épie les policiers qui l'attendent pour lui passer les menottes.

(Photos N. de Morzani.)

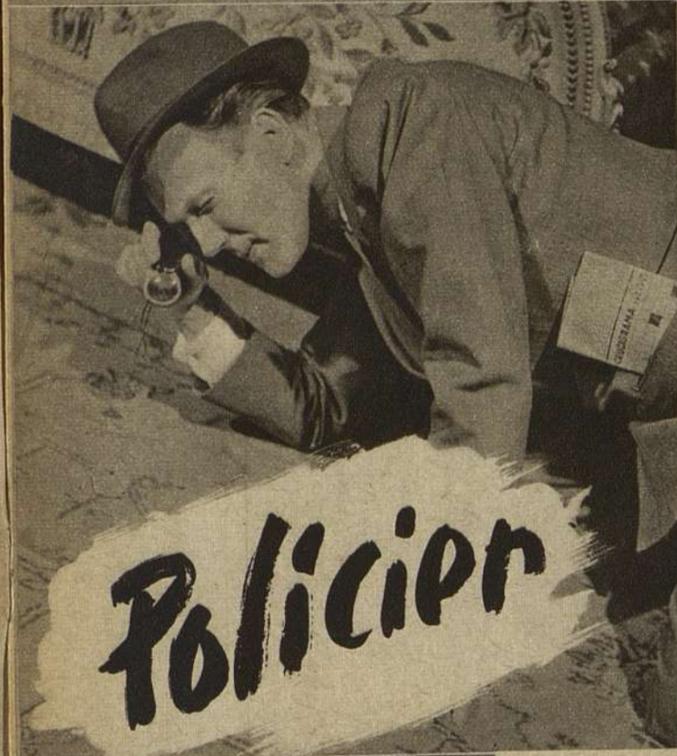
La majorité du public se passionnant toujours pour les énigmes policières et la lutte âpre que doivent fournir parfois les représentants de la justice pour capturer de dangereux malfaiteurs, nous avons pensé qu'il serait intéressant de demander de chaque côté de la barrière l'opinion des principaux acteurs de ce que la presse intitule : « Un fait divers ». Les journalistes étant par principe reçus dans tous les milieux, nous sommes allés tout d'abord dans « le milieu » voir le célèbre autant que dangereux gangster : Rudy Score.

— Vous m'excuserez si je vous reçois rapidement, nous a-t-il dit, mais il faut que je cambriole trois coffres-forts avant dîner, car je n'ai plus de monnaie. Comme vous le savez, je suis un méchant, un « dur », mon casier judiciaire ressemble à un « hot-tin ». Et si les policiers, n'avaient pas la malencontreuse habitude de vouloir contre-carrer mes projets, il y a longtemps que j'aurais fait fortune, et que je serais allé vivre de mes rentes dans un petit coin tranquille à la campagne !

— Mais, dites-nous, monsieur le gangster, que faut-il faire pour embrasser votre profession ; car on ne sait jamais, si un jour notre métier devenait par trop difficile.

— Mon petit ami, il y a mille manières. Pour ne rien vous cacher, je les emploie toutes y compris la « kleptomanie ». Mais j'y pense, j'ai besoin d'un assistant.

— Hem !... Merci, nous allons réfléchir... On vous écrira... poste restante !

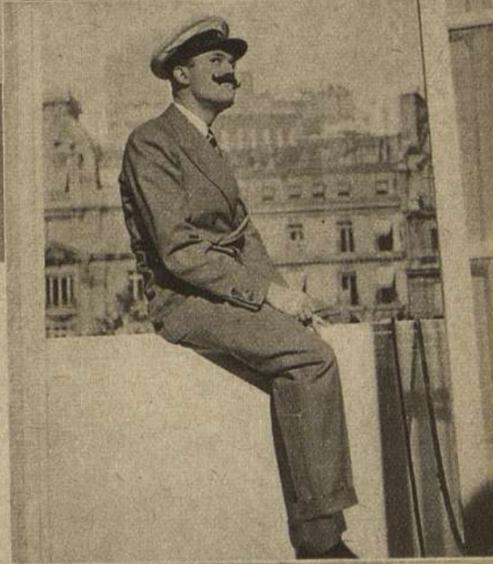


Policier



Un policier doit avoir "l'œil" et du "flair"

"N'est-il pas réussi mon déguisement pour ne pas me faire remarquer pendant mes filatures ?"



"Dans toute cette affaire, le moins que l'on puisse dire, c'est que j'y ai trouvé un cheveu !"

(Photos Grenou.)



Nous avons trouvé l'aspirant Clarence, un des plus farouches adversaires de Rudy Score, sur le lieu d'un des récents crimes de ce dernier.

— Chez moi, être détective a été dès l'enfance une véritable vocation. A un tel point que, lorsque mon grand-père égarait ses lunettes (ce qui arrivait en moyenne une dizaine de fois par jour !), c'était toujours moi que l'on chargeait de les retrouver. Plus tard, je suis entré à l'école de la police, et, excusez ma grande modestie, j'en suis sorti brillamment muni d'un diplôme et d'une place d'inspecteur officiel. Lorsque j'ai capturé Rudy Score, et cela ne tardera pas, je m'établirai à mon compte dans de grands bureaux et « L'Agence Oeil de Lynx, sécurité, rapidité et discrétion » connaîtra la gloire mondiale.

— Mais quelle est votre méthode ?

— Celle de tout le monde, je relève les pistes à la Sherlock Holmes, je me déguise comme Nat Pinkerton, et j'aime assez pratiquer la méthode d'inertie du Commissaire Maigret. Maintenant ne me troublez plus, je suis sur la bonne piste. Ainsi, vous voyez ce fil, là, sur le tapis. Eh bien, grâce à de savantes déductions, ce fil va me permettre de filer mon homme sans perdre le fil de mes pensées. Je file immédiatement, et je vous garantis que je vais lui faire filer un mauvais coton.

Aussitôt dit, notre futur célèbre policier se coiffe d'une casquette blanche de « yachtman », ajuste une moustache postiche sous son appendice nasal et disparaît par la fenêtre... pour ne pas, ajoute-t-il, se faire remarquer !

Arrêtera-t-il le terrible Rudy Score ?... C'est ce que nous saurons peut-être grâce au film « Dernier Atout », que Jacques Becker tourne actuellement.

...Et si vous trouvez, en examinant les photos qui illustrent ces lignes, que l'inspecteur Clarence ressemble à Raymond Rouleau autant que Rudy Score à Pierre Renoir, eh bien, c'est que vous êtes un fin limier.

Guy BERTRET.

Voulez-vous jouer avec nous ?



MA spécialité, c'est la réussite, déclare Monique Rolland. Voilà le jeu. Il ne me quitte pas.
C'est très compliqué à faire vous savez... et ça ne réussit pas toujours. Mais, aujourd'hui, je l'ai recommencé trois fois de suite, et ça a marché comme jamais...
— Et qu'est-ce que vous avez demandé ?
— Ça, vous êtes trop curieuse. C'est un secret !

— Non, mais alors, tu crois à tout ça, toi !... Ah ! les femmes... s'exclame Georges Grey.
— Ça n'est pas si bête, riposte Monique, les cheveux en bataille. Si je te disais à quoi tu crois, toi...
— Eh bien, à quoi ? J'écoute pour voir...
— Tu crois que je vais te faire cadeau de mes cigarettes et tu te fiches le doigt dans l'œil !

— Ah ! moi, dit Lucien Baroux, je ne cherche pas à connaître l'avenir. Mais à étonner mes amis.



1. Georges Grey et Monique Rolland.
2. Lucien Baroux.
3. Michèle Alfa.
4. et 5. François Périer et Simone Valère.

Photos N. de Morgoli et Piaz.

« Ainsi tenez... Vous prenez une carte au hasard et vous la regardez... Bon... mélangez-la au jeu... 1, 2, 3, la voilà... c'est bien celle-là, hein ?
Lucien Baroux magicien. Il nous a même livré son truc...
Voyons. Il a dit : « Dedit... Cocis... » et puis encore autre chose. Mais je n'ai rien compris.

Sérieuse, passionnée, Michèle Alfa abat cartes sur table. Elle gagne, elle gagne que c'en est inquiétant...
Où, mais voilà, on la surprend non la main dans le sac, mais du moins dans l'ouverture de son corsage.
— Comment, vous trichez ?
— Naturellement, je triche, répond Michèle sans se départir de son calme.

François Périer : Nous le trouvons à plat ventre dans sa loge, les cartes en éventail devant lui.
— 1, 2, 3, 4, 5... une heureuse surprise... ah ! oui, je sais, c'est le colis de la campagne qui est arrivé hier... Oh ! oh ! un pique accolé à un carreau... C'est une chute... Parbleu, je suis dégringolé dans l'escalier avant-hier... 1, 2, 3, 4, 5, de l'argent... Bien sûr, j'ai gagné à la dernière loterie... 70 francs...

— Et maintenant, à moi, dit Simone Valère. Tiens, nous sommes à côté l'un de l'autre, moi le valet de trèfle, toi, le huit de cœur.
— Tu verras, un de ces jours, on va tourner un film ensemble !
— Qui sait ? Atchoum ! Un rhume... Oh, mais fais attention à ton cœur... Ma petite fille, défends-le...
— Pourquoi... gazouille Simone en brouillant les cartes. Et si je veux qu'il soit pris, moi !

Simone MOHY.



Bordas réclame des scénarii conformes à son tempérament, MM. les Loufoques à vos carnets ?



DEPUIS Damia et Fréhel jusqu'à Edith Piaf, en passant par Jeanne Aubert ou Lys Gauty, nous avons pu applaudir à l'écran maintes chanteuses, et non des moindres. Cependant, quelques-unes de ces vedettes du music-hall n'ont pas encore affronté les feux des sun-lights. Pourquoi ? C'est ce que nous avons voulu demander à ces « abstentionnistes »...

LÉO MARJANE

Léo Marjane allait-elle nous annoncer que, jalouse des lauriers de Cassive ou Florelle, elle avait l'intention de jouer « La Dame de chez Maxim's » ? En effet, c'est dans le célèbre établissement de la rue Royale qu'elle nous avait fixé rendez-vous. Mais c'était là supposition gratuite, pas question de voir notre chanteuse dans le rôle de la Môme Crevette...



Yolanda, pourrait jouer le drame et faire des compositions amusantes... Mais Léo Marjane dédaigne le cinéma... A moins qu'un scénario...

— On m'a souvent proposé de tourner, nous explique-t-elle, seulement, comme je ne veux pas me lancer dans des « aneries » (sic) j'ai refusé, j'attends un scénario qui me plaise. A cette condition, j'aborderais volontiers cet art nouveau pour moi, de même que, le cas échéant, j'aimerais assez me transformer en artiste dramatique sur les planches. Pour l'instant j'ai ouvert un cabaret rue

Photos N. de Morgoli et Piaz.

Pourquoi ne faites-vous pas de... CINÉMA ?

Joubert, « L'Ecrin » et je ne songe au cinéma que s'il s'agit d'aller applaudir mes acteurs préférés, Michel Simon, Pierre Blanchar et Raymond Rouleau...

BORDAS

La réponse de la « femme à barbe » est analogue à celle de la chanteuse de charme : — Lorsqu'on m'a offert de

tourner, les scénarii ne me convenaient pas. Aussi, ai-je repoussé la tentation de gagner 80 à 100.000 balles en interprétant mal un personnage sans rapport avec mon tempérament. Qu'on m'apporte un scénario approprié à ma nature : gai, optimiste, cotoyant le burlesque même, alors cela m'intéressera sérieusement. Mais j'ai peu d'espoir ; les producteurs ont un faible pour les rengaines sentimentales ou les films « standard » et semblent peu priser les innovations, surtout loufoques !

Et voilà pourquoi Bordas préfère « Le Chapiteau » où elle peut se déchaîner.

YOLANDA

Avec Yolanda — « die süsse Sängerin », comme l'ont surnommée les Allemands, selon un de nos confrères parisiens — avec cette artiste, donc, nous tombons en plein paradoxe, puisque cette reine incontestée de beauté et d'élégance se trouve être la plus photographiée de toutes les vedettes, tout en étant la moins cinématographiée...
— Je ne vous cacherai pas que, depuis mon arrivée à Paris, je ne rêve que de faire du cinéma. Mais jusqu'ici, la chance ne m'a pas souri en ce domaine, la guerre étant survenue au moment même où j'allais l'avoir, ma chance, en interprétant un rôle important de pay-sanne russe.
CINQ VERNES.





YVETTE LEBON A UN GARDIEN QUI SEMBLE BIEN SÉVÈRE...

JACQUELINE PA-
CAUD VOUS
INVITE AUX
PLAISIRS DU
CANOTAGE.

Voici le premier sourire du Printemps !
Temps de l'espoir et des promesses...
Le soleil fait éclore les bourgeons, éveille la manivelle des ca-
méras et tourne les têtes de nos jeunes vedettes... Le gros
producteur a sorti ses lunettes vertes et son complet sport.
En suivant les Champs-Élysées où les belles filles concu-
rent les fleurs, il rêve aux extérieurs de son prochain
film (au fait, si le soleil pouvait remplacer les sunlights,
quelle économie et quels soucis en moins).
Quant aux jeunes vedettes, à celles qui ont franchi le cap
difficile de la gloire, à celles qui attendent du printemps un
petit rôle ou un grand amour — et pourquoi pas les deux ?
— elles pensent aux joies de l'été qui leur seront bientôt
permises et qui se rient des restrictions...
La baignade est sans tickets et le sport non contingenté !
Quant à la ligne, on ne l'a jamais connue si docile, pense
la petite ingénue qui tendait à s'empâter.
Un maillot de bain, un paréo... Et nous voici vêtues sans
soucis des points de textiles qui prennent congé de nos
cartes avec si peu de courtoisie.



JULIETTE
FABER A
DÉJÀ REPRIS
LE CHEMIN
DU BOIS.

Jean DORVANNE.

Le Roi

SOLEIL

du Printemps



GABY WAGNER
ET SON VÉLO...
DEUX « PETITES
REINES » QUI
S'ENTENDENT
BIEN.

EN ATTENDANT
DE TOURNER, GI-
SÈLE PRÉVILLE
« PREND » LE
SOLEIL...



On croyait ne jamais le revoir...
Depuis tant de jours, depuis de si longs mois, on vivait
dans le froid, dans la brume, sous un ciel bas et gris qui
finissait par donner à nos pensées même couleur de mélan-
colie...
Et puis, un beau jour, il est réapparu...
...timidement d'abord, comme un visiteur qui craint d'être
indiscret.
C'est qu'il rencontrait encore, sur la ville et dans les cam-
pagnes, des hôtes, avec lesquels il n'aime guère frayer :
le vent aigrelet de mars, les giboulées capricieuses, de-ci,
de-là au coin des rues, près des taillis, de petits tas de neige
sale qui n'en finissaient pas de fondre...
Il attendait d'être assez fort pour chasser tout cela, avec
les mauvais jours. Peu à peu, il s'est enhardi... Il a trouvé
auprès des amoureux, au creux des nids, sous les bran-
chages, des cœurs complices.
Et maintenant, c'est chose faite...
Le soleil est revenu. Clair, tout neuf de son éternité, il a
repris possession du ciel bleu... Il a rendu au vieux monde
des couleurs fraîches et à nos cœurs l'espoir qui semblait les
quitter.
Déjà les bois frémissent sous une houle verte qui monte des
buissons bas aux plus hautes branches.
Mille oiseaux s'éveillent en même temps que la verdure. Dans
la campagne proche, les champs aussi attendent leur parure.
Et dans Paris, si le marronnier du 20 mars a manqué son rendez-
vous, tous ses frères l'ont aujourd'hui rejoint. Les Champs-
Élysées ont retrouvé leur grâce coutumière.
Paris se réjouit...

« VIVE LE SO-
LEIL ! » S'ÉCRIE
MICHELINE FRAN-
CEY.



"Premier Rendez-vous" à BERLIN



La foule devant le "Marmorhaus".

C E soir-là, Danielle Darrieux paraît nerveuse. Un peu de trac ? Peut-être ! C'est au « Marmorhaus », le beau cinéma du Kurfürstendamm, la présentation au public de « Premier Rendez-vous ». Il n'y a pas d'ailleurs que la jeune vedette de ce film qui soit un peu anxieuse. Nous-mêmes ne sommes pas exempts d'une certaine angoisse.

Depuis la guerre, on n'avait pas encore présenté de film français en Allemagne. Dans une salle très élégante, où il ne reste pas une place libre, sous un éclairage à giorno, Danielle Darrieux, une orchidée dans la chevelure, fait une entrée pleine d'aisance. Elle a l'air d'une petite princesse et tant de grâce qu'un murmure bienveillant l'accompagne jusqu'à sa place et persiste même après qu'elle se soit assise.

A ses côtés, Albert Préjean, Viviane Romance, Junie Astor, René Dary, André Legrand me parle confusément, car il a une extinction de voix... qu'importe, l'écran seul a la parole.

Les premiers mètres du film se déroulent d'abord dans le plus grand silence : « Premier Rendez-vous » passe en français et les sous-titres réduits à leur plus simple expression sont placés là seulement pour guider l'action.

Nous assistons à un miracle. A nous Français, présents dans cette salle étrangère, il apparaît tout à coup que ce film que nous connaissons pour l'avoir vu sur les écrans parisiens, nous est révélé pour la première fois. Si je ne craignais pas qu'on interprêtât ma pensée en lui donnant un sens péjoratif, je dirai que nous recevons en quelque sorte une leçon de français.

En effet, quand un film est présenté chez nous pour la première fois, c'est bien plus pour le critiquer que pour l'admirer. Nos réactions sont négatives. Or, la foule du Marmorhaus qui n'appartient pas à cette catégorie de spectateurs blasés qui composent les salles un soir de présentation de gala, se trouve avoir un jugement plus indulgent : elle n'analyse pas sa joie, elle se contente de s'y abandonner.

Les mots d'esprit rebondissent, les situations s'emboîtent, se succèdent, s'enchevêtrent, se dénouent, et l'on entend de partout à la fois, dans un ensemble surprenant, les rires se déchaîner et se répondre.

Huit Français sont disséminés et comme perdus au milieu de tout un monde qui ne parle pas leur dialecte ; cependant, l'écran s'exprime dans notre langue et, avant même que les huit Français que nous sommes

aient réagi, toute cette foule nous entraîne à sa suite, fervente et conquise, pour nous livrer sans remords à l'empreinte de l'esprit français.

Alors je comprends qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette salle située au centre de Berlin, capitale d'une Allemagne dont nous sommes les hôtes ; qu'il se déroule un mystère essentiel qui nous relie intensément d'abord avec cette foule, puis inversement avec l'âme de tout un peuple.

Les images sont la plus merveilleuse des transfusions de sang. Non pas du sang rouge qu'on fait couler par la blessure des malentendus politiques, mais du sang dans ce qu'il a de plus subtil, de plus assimilé, épuré de matière, esprit vital, âme !

Aucun des huit Français qui sont là ne se trompe sur la qualité d'émotion qui l'étreint davantage à mesure que cette soirée se prolonge. Il y a là une densité d'impressions qui échappent à l'immédiat

IV. — LE MERVEILLEUX VOYAGE DES VEDETTES FRANÇAISES EN ALLEMAGNE

par Pierre HEUZÉ

parce que, d'emblée, elles tombent dans le temps.

Et quand apparaît sur la scène, non plus irréaliste, non plus transparente, non plus assujettie à un personnage, mais entourée de chair, Danielle Darrieux, si frêle, si menue, et les mains toutes fleuries, d'abord il se produit un grand silence que nous mesurons aux seuls battements de notre cœur... Puis, les applaudissements, puis les acclamations !... Qui donc oserait désormais parler de fossé. Il n'y a plus qu'un foyer unique, qu'un vaste rayonnement, celui du cinéma qui, de partout, anéantit les mauvaises moisissures, fait éclater les frontières des mesquins et mêle idéalement sous la bénédiction de sa lumière, nos âmes.

A la foule qui, par toutes ses mains, réclame des autographes, il faut soustraire Danielle Darrieux. Nous passons entre une haie fervente qui clame son admiration pour une artiste française, pour le film français. Je rejoins Albert Préjean ; il a un peu pâli. Et Viviane Romance qui est difficile à émouvoir, mais qui a de l'instinct, hume ce parfum, cette sincérité humaine. André Legrand me murmure : « Comme c'est beau ! »

Et puis, nous nous taisons parce que nous songeons à une grande réconciliation qui serait placée sous le signe du cinéma. A une grande réconciliation ! C'est-à-dire à l'avenir de la France ! Et nous avons pu penser, et j'ai pu écrire ces lignes à Berlin au printemps 1942, à la sortie d'un cinéma, alors que pour l'Europe tout entière, sur les confins des steppes, les soldats de l'Allemagne montaient la garde..

(A suivre.)

L'affichage des vedettes françaises...



Avant... Dary et Junie Astor s'interrogent: Tu crois que ça va marcher ?



Pendant... Ah ! Ce qu'on s'amuse ! Après... Bravo... C'est gagné !



DANS LES STUDIOS



8 hommes dans un château

a l'heure, tourne plans et contre-plans comme un détective mène une enquête, par détails et recoupements... En l'occurrence, le détective est René Dary, un détective amateur, du reste; mais, on n'est pas auteur de romans policiers sans se prendre un peu à son propre jeu, et Paladine, son personnage, le prouvera...

René Dary, qui fut si souvent un marin — et le redeviendra bientôt — est un détective très convenable. Il aime d'ailleurs son personnage...

— Peut-être ce Paladine aura-t-il d'autres aventures, en d'autres films. J'aimerais bien en faire le héros d'une série policière.

Sous les projecteurs, André Carnège, juge d'instruction, poursuit son examen en compagnie de Louis Salou et de René Michel. Mais il y a encore, dans le film, — sinon dans le château — Georges Grey, jeune premier et sa tendre amoureuse, Aline Carola, une débutante que nous verrons bientôt dans *Tête brûlée* (ex-*Le Chemin du cœur*), J. Meyer, Palau, Morel et Colette Régis.

Le film policier a toujours ses fervents, et l'on mise à coup sûr, en jouant sur lui. Par ces temps de pellicule rare et de décors difficiles, c'est une raison qui a son poids.

P. LEPROHON.

Photos R. Richebé et Sirius.



Bernard Blier, le banquier réaliste et Simone Renant, la séduisante jeune femme que courtisent simultanément les héros de Denys Amiel.

René Dary a le sourire. Jacques-Lévy Gauthier semble pensif.

Fernand Gravey, Bernard Blier et Michel Marsay, tous trois en smoking, peuvent passer du décor aux coulisses. Ce sont gens qui savent recevoir. Et des sourires, des poignées de mains s'échangent. L'atmosphère est à l'optimisme... *Romance à trois* prélude sous de charmants auspices.

HUIT HOMMES DANS UN CHATEAU

— Avez-vous retrouvé le revolver ? C'est André Carnège, temps grises, costume clair, qui vient de lancer cette interrogation, d'une voix posée.

Il n'y a, pour le moment, que quatre hommes dans le château, tout au moins dans cette longue galerie de style gothique aux chapiteaux sculptés de figures grimaçantes. Des chevaliers bardés de fer montent la garde à chaque entrée. Les fenêtres sont décorées de vitraux... Il est étonnant de voir combien les châteaux moyenâgeux s'accordent avec les policiers en veston. Sans aucun doute, ce lieu vient d'être le témoin d'un crime. Il faudrait tout ignorer du cinéma et de l'imagination des scénaristes pour s'y méprendre...

Et voici René Dary qui indique les traces de balles. Richard Pottier met en scène à bonne



Romance à 3

On tourne « Romance à trois » à Saint-Maurice... Roger Richebé, metteur en scène, explique un jeu de scène à son interprète attentif, Fernand Gravey.

Trois hommes... une femme... La pièce de Denys Amiel *Trois* et une passe des feux de la rampe à ceux du studio. Cette mue lui vaut de changer de titre. *Trois* et une devient *Romance à trois*. Les cinéastes préfèrent la musique au calcul. Les trois frères sont des demi-frères (ce qui complique un peu la recherche du résultat) différents d'esprit et de physique : Fernand Gravey, boute-en-train sportif, pilote avec insouciance, comme il mène sa vie, des holidays à 150 à l'heure. Bernard Blier est un réaliste qui réduit toutes choses humaines en valeurs bancaires. Quant à Michel Marsay, le benjamin, c'est un sentimental, un musicien, un rêveur...

La femme est Simone Renant, blonde, charmante, coquette sans le savoir. Deux des hommes en tombent amoureux. Le troisième se pose en arbitre, beau moyen de se prendre au jeu et de gagner la partie. Mais l'amitié fraternelle triomphera des rivalités passagères. Parfait sujet de tragédie dont les auteurs ont fait une comédie. Tout dans l'art, comme dans la vie, est affaire de point de vue !

Un cinquième personnage joue son rôle dans l'aventure. Il est représenté par Denise Grey, mère des trois garçons et cantatrice mondaine. Ainsi, la comédie passe de l'autodrome de Montlhéry, où vrombissent les moteurs, aux coulisses de l'Opéra où parviennent les vocalises. Aimable diversité, qui conviendra aux dilettantes...

Aujourd'hui est jour de réception sur le plateau, devant et derrière la caméra. Devant, Loys Erland, la cantatrice — Denise Grey — accueille, dans son luxueux intérieur, des invités de qualité. Le décor est agréable et la foule élégante...

Derrière, Roger Richebé, producteur et metteur en scène, fait les honneurs du studio à des hôtes non moins marquants, parmi lesquels on reconnaît MM. Ploquin et Le Lorrain, et la souriante Arletty...

Le 1^{er} figurant

ou un flirt manqué avec la caméra

ATTENTION... il se cache ! Garde ta position, petit...

« Il », c'est le soleil d'août avec sa franche et pure lumière des matins sans nuages. Surpris par cette défaillance solaire inattendue et flairant l'erreur que constituerait un écart, si minime fut-il, dans la densité des éclairages, Georges Méliès a bondi vers l'adolescent qui porte avec superbe le shako à plumet et la « requimpette » à parements rouges de l'uniforme militaire.

— Bouge pas, petit, qu'on prenne la place exacte de tes guibolles...

Il pique des baguettes dans le sol mou, scrupuleux comme un tailleur qui prend ses mesures, jette un coup d'œil à la guérite tricolore sans prétention et, d'un geste de la main, il renouvelle au gros ours débonnaire qui se dandine le même souci d'immobilité.

— T'impatiente pas, l'ami... C'est ton tour à l'instant même.

Tandis que, sous la lourde pelisse, une voix chevrotte avec angoisse :

— Dépêchez-vous, m'sieur Méliès... il fait si chaud... là-dessous.

Moins de dix minutes plus tard, au zinc du bistrot le plus proche accroché à la rue de Surmelin, sa tête d'ours rejetée en arrière comme un inoffensif capuchon, Breteau murmure à l'adresse du jeune soldat :

— Ça t'amuse, toi... cette histoire.

L'adolescent hausse les épaules, indécis. Puis soudain doctoral :

— Faut d'abord voir ce que ça donne... En tout cas, ils ne remplaceront jamais le théâtre avec leur boîte à images.

Au dehors la voix tonitruante de Méliès appelle :

— Allons, les gars... On remet ça.

— Des engins, confie Breteau en ajustant à nouveau sa tête d'ours.

Comment t'appelles-tu ?



(Photos N. de Morzoli)

Mme Desvallières qui double souvent Julie Bartet aime reprendre au piano les grands airs d'autrefois.

« On ne vieillit pas quand on a tant de souvenirs... »

— Devallières, au théâtre...
— Et l'autre... celui qui ne quitte pas sa boîte ?
— Louis Lumière !...

Suis-je vraiment descendu à « Gambetta », d'un métro qui renlé toutes les joies terrestres du voyage ou plus simplement, de l'archaïque tramway au trolley fantaisiste qui montait jadis l'avenue ouvrant sur la zone sans faux buldings et sans mélancolique hôpital...

Et sur le trottoir gris, se donnant la réplique à lui-même, G. Devallières, pour la dixième fois au moins, mime la scène à quatre qu'il a jouée quarante-cinq ans plus tôt devant la boîte mystérieuse dont on prétendait qu'un jour elle remplacerait le théâtre.

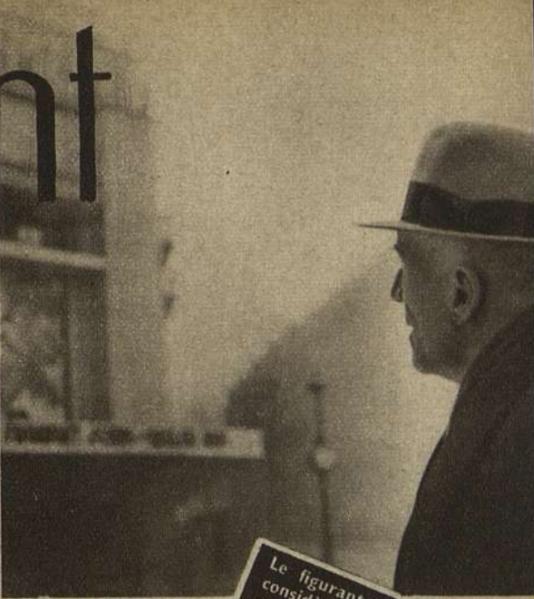
— Le théâtre est irremplaçable, bien sûr, soupire Devallières, pourtant si j'avais su...

Il y a dans sa voix toute l'amertume d'un flirt manqué...
Fut-ce un flirt ? Même pas... confesse aujourd'hui Devallières dont le chef a laissé, au hasard des tournées et des scènes, cette abondante chevelure qui frisait sous le shako loué par Méliès...

« Ma rencontre avec le cinéma date de mes débuts au théâtre... »

— Veux-tu venir figurer pour la photo animée, me demanda un jour un camarade ?

Suite page 15



Le figurant du premier film considère le temple d'un art auquel ses créateurs eux-mêmes ne croyaient guère... Voici comment Méliès repérait l'emplacement de ses acteurs aux temps héroïques du cinéma.



Le décor ? On le trouvait dans la rue et le soleil remplaçait les projecteurs... Mais il fallait parfois être patient.



CINÉ-MONDIAL
RÉDACTION et
ADMINISTRATION
 55, Champs-Élysées
 PARIS-1^{er}
 Registre Commercial :
 Seine 244.459 B

CINÉ-JOURNAL

NOTRE RUBRIQUE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

CINÉ-MONDIAL
ABONNEMENTS :
 FRANCE ET COLONIES
 Six mois 100 fr.
 Un an 195 fr.
 Téléphone :
 BALzac 26-70

Une déclaration de M. Raoul Ploquin "Tout notre effort portera sur la qualité"

L'exercice 1941-1942 a tant fait verser d'encre, quant aux résultats obtenus par l'industrie cinématographique, qu'il nous a paru intéressant de demander à M. Raoul Ploquin, directeur responsable du Comité d'organisation de l'industrie cinématographique, son point de vue sur la question.

— Je sais, dit-il, combien la reprise de l'activité cinématographique et les films réalisés dans le premier exercice ont fait naître de discussions et de critiques. Je crois qu'on n'a pas assez tenu compte de l'effort énorme qui a

été fourni par tous, et dans tous les domaines, et des obstacles presque insurmontables qui se sont élevés dès qu'il s'est agi de réaliser — alors qu'il n'y a plus rien des matières premières indispensables : bois, tissus, peintures, pellicule, électricité — cette chose presque irréalisable : un film.

« Certains ont déjà dit et écrit, non sans quelque raison d'ailleurs, qu'il n'était pas plus difficile de faire bien que de faire mal dès qu'on avait la possibilité de travailler. Aussi, dès à présent, le principal étant déjà accompli, remettre la machine en marche, conjurer le chômage, redonner aux cinéastes confiance en leur métier, nous nous appliquerons à améliorer la qualité de notre production. Je l'ai déclaré voici quelques jours à une réunion de metteurs en scène : Nous nous montrerons impitoyables pour le choix des sujets. Les producteurs et les réalisateurs qui ne se plieront pas aux règles de qualités matérielles et spirituelles que le cinéma français exige seront éliminés de notre industrie.

Nous ne pouvons que nous réjouir de pareilles dispositions. Nous savons que le chef du Service du Cinéma, M. Louis Galey, a une égale et paternelle volonté, que toutes les énergies se tendent dans une même direction : rénover le cinéma français, obtenir une production d'une envergure et d'une qualité dignes de notre pays, lequel, on l'oublie trop souvent, a donné naissance au septième art. Aussi insistons-nous encore sur le problème capital de la mission du cinéma et de son rôle dans la propagande générale d'un pays rénové.

— Incontestablement, dit encore M. Raoul Ploquin, le cinéma n'a pas

jusqu'ici très bien rempli son rôle de propagandiste de premier plan. Bien avant nous, l'étranger a compris l'influence considérable du cinéma dans un pays, et il serait absurde de nier l'importance de productions telles que *Une Mère*, *Le Juif Süss* et *Le Jeune Hittlerien* par exemple, pour citer trois films, également de propagande, mais sur des plans entièrement différents. Nous aimerions que le cinéma français produise à son tour des films d'une haute tenue, au service de la nouvelle politique française.

Nous savons encore que M. Raoul Ploquin a fait de grands efforts en vue du prochain exercice pour unifier la production française.

— Il est exact, nous dit-il, que désormais, il n'y aura plus qu'un seul cinéma français. Une récente décision permet l'unification de la production des deux zones. Toutes les sociétés de productions devront avoir leur siège à Paris et les autorisations de production — données également toutes à Paris — devront recevoir l'approbation simultanée de la censure française et des autorités d'occupation, quel que soit le lieu de leur réalisation, ce qui supprime pratiquement la ligne de démarcation pour nos films et ouvre un champ d'exploitation beaucoup plus vaste qu'il ne l'était jusqu'ici.

« Dans les nouvelles mesures que nous serons obligés de prendre concernant la production à venir, certains nous trouverons peut-être un peu sévères, mais la rareté des matières premières limitant obligatoirement le nombre de films à réaliser en une année, il nous faut à tout prix des films de qualité. C'est là notre préoccupation actuelle et le sens de nos efforts.

Nous ne pouvons que féliciter M. Raoul Ploquin d'aussi encourageantes dispositions. Il nous reste à souhaiter que producteurs et réalisateurs soient à la hauteur de ce programme de rénovation du cinéma. Ayant fait ce qu'il fallait pour que la récolte soit belle, il ne nous reste plus qu'à nous armer de patience pour apprécier les fruits mûrs au soleil d'une aussi belle espérance.

Arlette JAZARIN.

A LA RECHERCHE DE SCENARIII.

JEAN D'AGRAIVES



Jean d'Agraves est un marin. Dans l'admirable golfe du Morbihan où il possède une maison et un bateau, il a traqué, chassé, dit-il, dans les chemins et sur les rochers de cette rive sauvage où s'accréditent si aisément les légendes, une petite sirène folâtre, irrévérencieuse et mélodieuse qui est devenue l'héroïne de son dernier roman « La Maison des Sept Sirènes », le dernier de cette longue liste de soixante-dix volumes.

Ce laborieux matinal trouva jadis le temps et le moyen de mener de front sa vie d'écrivain et d'homme d'affaires dans une importante maison de charbon. Aujourd'hui, il vient de créer, avec M. Georges Pascal, une nouvelle maison d'édition qu'il a placée sous le signe de Colbert qui fut pour lui un admirable exemple. L'une de ses formules « Le Roman Romanesque » flatte notre besoin d'évasion et nos velléités d'aventure. C'est dans cette série que vient de paraître « Escalpe 13 » de Champluy, dont les héros, amants privilégiés, évoluent dans un cadre exotique. Marc Génifer, séduisante énigme masculine qui fera rêver les femmes, et

Anny Rigault, amoureuse choyée, sortis déjà des feuillets du livre, vont vivre d'ailleurs à l'écran sous les traits d'un de nos jeunes premiers et de l'une de nos plus grandes vedettes.

Des sujets comme ceux traités dans « Aux mains des Invisibles », par Jean Bonmart qui vient d'obtenir à la scène un succès avec « Savonarole », ou comme dans « La Nuit des Fétiches », de Roger-François Didelot, se prêtent également à l'écran. L'auteur du « Poisson Chinois », en effet, nous entraîne à la suite de sa mystérieuse héroïne Nyoka Feng, en un voyage fantastique à travers cette étrange Chine... Quant à celui de « Caïman », c'est l'Afrique, la forêt vierge si hostile aux Européens qui lui sert de cadre.

Venons-en maintenant à ce que Jean d'Agraves appelle l'« histoire ramifiée ». Avec le « Mystère de la Chavonnière », d'Ernest Fournier, c'est une troublante énigme judiciaire, de la classe de cette « Mme Lafarge » qui valut à son auteur tant de succès auprès du public des cinémas. Quant à « La Passion de Mme de Lavallette », de Pierre Nézelof, c'est le secret d'une évasion célèbre et le récit d'un touchant amour conjugal où vibre un émouvant visage de femme qui devrait tenter une artiste de grande classe.

Une autre collection des Editions Colbert « Le Mot de l'Enigme » promet aux amateurs de « policiers » les joies tourmentantes de la déduction. « On a tué l'hôtel de ville », de Gaston Rico et « La deuxième mort de Marat », de Pierre Heuzé, sont des sujets « tout cuits » si l'on ose dire, pour des metteurs en scène.

Enfin, la collection « Les Flambeaux d'Or » se propose de faire connaître au grand public, avec le concours de nos meilleurs écrivains modernes, le portrait des Européens les plus représentatifs de tous les temps. C'est ainsi que Rabelais revivra sous la plume de Jacques Boulenger, Rubens, sous celle de Jean Maulérou, Albert Dürer, sous celle d'Edmond Pilon qui, au reste, dirige lui-même cette collection, ce qui est le plus sûr garant de sa haute valeur littéraire.

Un excellent programme au service du rayonnement de la France. Claude-René BIERRE.



Le Coin...

Cette semaine, au studio :
 François-1^{er} : *Le Voile Bleu*. Réal. : J. Stellé. Régie : Lebrument et Brachet. C. G. C.
 Buttes-Chaumont : *La femme perdue*.

lin d'or. Ce film sera réalisé aux Studios François-1^{er} entre le 1^{er} et le 8 juin. Direct. de prod. : Pingrin.

A la belle frégate. Régina. A l'heure où paraîtra ce numéro, cette production sera sans doute aux Studios des Buttes-Chaumont. Réal. : A. Valentin.
 Madame et le mort. Sirius. Ce film de

Réal. : J. Choux. Régie de Savoie. Consortium. — *Le lit à colonnes*. Réal. : R. Tual. Régie : Sorel. Synops.
 Francour : *Dernier atout*. Réal. : J. Becker. Régie : Alexandre-Essor.
 Epinay : *L'homme qui joue avec le feu*. Réal. : J. de Limur. Régie : Hérol-Ind. Ciné.
 Saint-Maurice : *Romance à trois*. Réal. : R. Richebé. Régie : Pillon et Turbeaux.
 Photosonor : *Huit hommes dans un château*. Réal. : R. Pother. Régie : T. Brouquière-Sirius.
 En extérieur :
 Femmes de bonne volonté. Réal. : M. Gleize. En Algérie.
 Les visiteurs du soir. Réal. : M. Carné. A Nice.

Louis Daquin entrera en studio aux environs du 25 mai. M. Rivière, régisseur, recevra à partir du 10 mai.

Mousses. Ce film de la S. N. E. G., de J. Dréville, aura pour acteurs : J. Paqui, Mouloudji, Buquet, Rellys, Génin, Négroni, Clermont et J. Claudio.

Le nouveau film :
 Huit hommes dans un château. Prod. Sirius. Réal. : R. Potier, assisté de J. Devaivre. Opérateur : Millon. Décorateur : Marie. Régie : Tony Brouquière. Dir. de prod. : J. Vitry. Acteurs : R. Dary, G. Grey, G. Gabrio, Morel, Carnège, J. Gauthier, Aline Carola.

L'Echotier de Semaine.

...du Figurant

On prépare :
 Les affaires sont les affaires. Mou-

Le Nouveau SAVOIR-VIVRE
 En voyage, des villes où vous passez, envoyez à vos amis, en même temps que des nouvelles, un billet de la **LOTÉRIE NATIONALE**

8 21

Le 1^{er} Figurant

(Suite de la page 13).

C'est un truc nouveau, découvert par un copain de Méliès. On te verra avec tes gestes et tu auras cinquante balles par séance.

Plus que l'explication technique, l'importance royale du cachet me décide, et Hateau me précise le lieu du rendez-vous : le terrain vague en bordure de la rue du Surlélin.

— Drôle de décor pour un spectacle, pensai-je...

Le lendemain matin, pourtant, j'étais fidèle au rendez-vous.

La lumière inondait le vaste terrain en bordure duquel Hateau et Méliès accompagnaient un jeune homme taciturne dont les yeux ne quittaient point une énorme boîte montée sur trépid et dotée d'une imposante manivelle.

— Prends ça, dit Hateau en me tendant un uniforme défraîchi... Cours à cette baraque et habille-toi. Nous t'attendons.

J'obéis. A mon retour un quatrième personnage achevait d'ajuster une superbe peau d'ours.

— Breteau, ton partenaire, me dit Méliès en le désignant du doigt. « Pauvre Breteau », engoncé dans sa fourrure sous laquelle il crevait de chaleur, il abaissa deux fois son mufle en signe d'amitié et me tendit sa patte velue...

— On va faire un premier essai!... hurla Méliès.

Le scénario ? Il était simple. Lumière et Méliès ayant voulu photographier des scènes exclusivement comiques, Méliès, attentif, guidait nos gestes, interrompait la prise quand ça n'allait pas à son idée.

De temps en temps on coupait... Méliès repérait alors nos positions respectives avec des baguettes plantées en terre, puis il se précipitait rejoindre Louis Lumière dans la cabane étroite qui nous servait également de vestiaire.

C'est seulement quelques semaines plus tard que Méliès nous convoqua tous les deux dans sa maison de Montreuil.

Nous descendîmes dans sa cave. Une toile blanche était tendue sur le mur... un second appareil plus bizarre encore, lui faisait face.

Et dans l'obscurité totale l'écran nous restitua, saccadés, ayant des gestes d'une vitesse folle, des silhouettes dans lesquelles nous ne nous reconnaissons même pas. Il avait fallu douze longues séances pour tourner *L'Ours et la sentinelle*, il fallut une minute à peine pour projeter le premier film.

Charles RUEN.

Jean Marais, le cavalier sans nez

M. Hugues Nonn vient d'écrire une pièce d'après *Nex-de-Gair*, le célèbre roman de la Vazende. Ce sera sans doute Jean Marais qui interprétera le rôle du fameux héros masqué.

On vient de donner le premier tour de manivelle d'un documentaire sur la boxe en France. Mise en scène de Lucien Ganier-Raymond. Société : Hermina-Film.

L'individu passe...
 la Famille demeure

L'enfant vu par ses pères

(Suite de la page 3).

« A l'heure actuelle, n'importe quelle prise de vue est une véritable tragédie ; aussi nous pouvons admettre une certaine sévérité, mais pas trop n'en faut.

Au septième près du ciel, Jean Boyer le réalisateur de « Circonstances atténuantes » veut bien nous recevoir.

— Ce que je pense du cinéma français actuel ?... C'est un volume qu'il faudrait écrire. Autant qu'une opinion puisse se résumer en quelques lignes, voici la mienne : j'estime que, dans l'ensemble, nous ne devons pas être mécontents de la production française 1941. J'entends d'ici les vociférations que ce jugement va soulever.

« Toutes les industries ont été touchées par les événements. Manque de matières premières. Pour satisfaire aux besoins de la population, on a créé des produits de remplacement. Nous acceptons avec stoïcisme que le nouveau savon colle aux mains, comme du ciment, que le porto n'aie plus le goût de porto, et nos chaussures n'aient plus de semelles de cuir, etc. Nous acceptons tout cela en faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

« Au point de vue technique : plus de pellicules dont les courbes d'émulsion étaient telles que le développement résorbait bien des erreurs de diaphragmes et autres. Nous travaillons sur une pellicule française laissée en sommeil pendant des années. Ne tirons pas sur le chimiste... il lui manque presque tout pour fabriquer son émulsion. Au passage, je vous salue, chimiste, ainsi que vous, opérateurs. Vous vous débrouillez bien. Et je ne parle même pas de la rareté des clous, du contreplaqué, des voiles pour rideaux, etc.

« Aussi, un peu de bienveillance s'il vous plaît, messieurs les critiques. C'est ce dont nous manquons le plus. » Jack FORS.

ÉCOLE DU CINÉMA ET DU THÉÂTRE

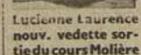
LE COURS MOLIÈRE

dirigé par

TONIA NAVAR

de la Comédie-Française

Prépare les jeunes élèves et les fait engager.



Lucienne Laurence

nouv. vedette sortie

des Cours Molière

S'adresser Cours Molière

11, r. Beaumon-Car. 57-86

DICTION, COMÉDIE : COURS POL JOLLIVET le dimanche de 10 heures à midi.

77, rue du Faubourg Saint-Martin - PARIS

CHANTEUSES, DANSEUSES, même début. S'adres. STUDIOS NOEL, 11, Fg St-Martin - Bot. 81-18



Faites comme nos employées vous aussi, le merveilleux shampooing "Tropycya" pour la toilette de vos bas.

Jumie Astor

★ Pour laver et prolonger la durée de vos bas

Tropycya
 LE SHAMPOOING POUR LES BAS

GROS : LAB. LOGLYS, 11, RUE MAURICE MAYER, PARIS-13

Ciné-

LE 1^{er} SOLEIL
DU PRINTEMPS



Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 36 - 1^{er} Mai 1942



Prochainement
nous reverrons
Raimu dans son
premier film
tourné depuis l'ar-
mistice : Les Incon-
nus dans la maison,
réalisé d'après le
célèbre roman de
Georges Simenon,
un film français
qui fera sensation.

Photo Continental-Films.